D'UNE GUERRE À L'AUTRE :
LA GERMANOPHOBIE FRANÇAISE
À TRAVERS L'ŒUVRE DE MAURICE LEBLANC ¹

On connaît bien Maurice Leblanc comme le créateur génial d'Arsène Lupin, personnage dont l'existence imaginaire a largement détrôné l'existence réelle de l'auteur. Mais on n'a pas étudié de près un aspect idéologique important dans ses romans, la xénophobie, et particulièrement sous la forme de la germanophobie, axée sur l'esprit de revanche qui s'exerça dans la société française, de 1871 à 1914 (et au-delà). Les historiens ont depuis longtemps – et avant Sartre dans *Les Mots* – parlé de cette fameuse « déculottée de 1870 », qui laissa des traces si fortes dans la mentalité des générations de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e.

Il ne s'agit pas ici pour moi de stigmatiser particulièrement l'auteur Leblanc, mais de repérer objectivement les marques lexicales de l'hostilité à l'égard de l'Allemagne de Bismarck et de Guillaume II, qu'il partagea avec un très grand nombre de ses contemporains, y compris dans les couches les plus instruites et cultivées. Quand on relit *Huit cent treize* ou *L'Éclat d'obus*, on ne peut qu'être frappé par la virulence du vocabulaire anti-allemand, qui n'était pas très différente de celle des chroniqueurs va-t-en-guerre de cette *Belle Époque* avide d'essayer l'affront de la défaite de 1870. Non seulement l'héroïque Lupin cède à l'hystérie collective, mais il est d'autres titres de Leblanc, aujourd'hui oubliés, qui ne sont pas policiers, mais reposent sur les mêmes bases et narrent des aventures situées dans ce même contexte.

Le travail que voici repose principalement sur le dépouillement des trois œuvres suivantes :

1. Publié dans *Les Signes dans tous leurs états. Hommages à Yves Gilli*, Marion Perrefort (éd.), Presses universitaires de Franche-Comté, 2004, p. 341-356.

- *Huit cent treize*, écrit en 1909, publié dans *Le Journal*, mars-mai 1910 ;
- *La Frontière*, déc. 1910-janv. 1911, dans *Excelsior* ;
- *L'Éclat d'obus*, sept.-nov. 1915, dans *Le Journal*.

Le premier titre est l'une des œuvres les plus célèbres de Maurice Leblanc, qui a donné son nom à une très active association des amateurs du genre policier. *Huit cent treize* a pour thème le conflit entre Arsène Lupin – celui que Sartre baptisa « le Cyrano de la pègre » – et la banque triomphante de la Belle Époque, représentée par Rudolf Kesselbach – ce patronyme a des sonorités qui ne sont pas choisies au hasard et connotent évidemment une hostilité courante à l'époque à l'égard de l'Allemagne, de la grande finance et des Juifs, l'amalgame étant souvent fait dans l'opinion publique. Leblanc a commencé par un certain anarchisme de droite, plus verbal que réel, dans la mesure où Lupin s'affirme défenseur farouche de la propriété, quand il s'agit de la sienne ! Parmi ses souvenirs d'enfance marquants, notons qu'il a été embarqué pour l'Écosse en 1870, à six ans, par ses parents, pour fuir les Prussiens, et qu'il est revenu bientôt à Rouen, en pleine occupation. Son contact avec la *germanité* est donc précoce et dramatique. Il fait un séjour à Berlin en 1882, puis son service militaire à Versailles en 1883, sans grande conviction, pendant une seule année au lieu des cinq « normales », grâce à sa situation sociale². D'abord dreyfusard, il subit l'influence droitière et antiparlementaire de son entourage, et lorsqu'il écrit *Huit cent treize*, il est déjà bien loin du charmant gentleman-cambrioleur qu'il a inventé en 1905 : son héros se durcit dans une dangereuse « volonté de puissance », s'embourgeoise et considère la société qui l'entoure comme un champ d'expériences propre à consolider sa position et son pouvoir sur autrui. Certes, il est toujours l'éternel amoureux : malheureusement, son choix est passé de l'exquise passagère de paquebot Nelly Underdown à l'exécration Dolorès Kesselbach, meurtrière de son mari, de son frère, de sa sœur et *chefe* d'une bande impitoyable. Bref, l'anti-héroïne type, à mi-chemin de la Walkyrie et de Mata-Hari : mais son amant transi lui trouve une excuse *apolitique*, elle est tout simplement folle, née d'une mère démente et d'un père alcoolique. Malgré tout, elle vise un objectif bien précis : récupérer à tout prix des lettres compromettantes pour l'Empereur (accord secret avec l'Angleterre) et s'en servir auprès de lui pour rentrer dans son ancien duché de Deux-Ponts-Veldenz, d'où sa famille avait été bannie.

2. Ces informations biographiques sont dues pour l'essentiel à l'excellente biographie de Jacques Derouard, *Maurice Leblanc. Arsène Lupin malgré lui*, Librairie Séguier, 1989.

En réalité, la germanophobie de ce roman est encore assez modérée, et ne se trahit pas au niveau des personnages principaux : les Kesselbach, les Malreich et l'Empereur lui-même ont des problèmes internes à résoudre, qui ne reflètent qu'indirectement le conflit entre la France, représentée par Lyautey, et l'Allemagne, représentée par Guillaume II, dont les relations sont houleuses jusqu'à l'accord d'Agadir (novembre 1911). On rencontre dans ce long roman emblématique fort peu de termes dévalorisants ou péjoratifs pour qualifier les Allemands. Au contraire, le lecteur perçoit très bien la révérence de Lupin à l'égard de Guillaume II, l'ambition suprême du gentleman-cambrioleur étant de traiter d'égal à égal avec « l'héritier de César et de Charlemagne » (813, 2^e partie : « Charlemagne ») et de « changer la carte de l'Europe » (*ibid.*, chap. « La Carte de l'Europe ») en récupérant l'Alsace-Lorraine ! Ce qui n'empêche pas notre gouaille national de conclure, après l'épisode drolatique de l'île de Capri, en pensant à « son copain le Kaiser » : « Eh ! la Majesté, je t'en ai bouché un coin ! » (*ibid.*, « Épilogue : Le Suicide »)³. Le personnage de l'Empereur sera cependant retouché de façon négative dans une réédition de 1917...

C'est du côté des comparses qu'il nous faut regarder : le vieux Steinweg est sensible et doux, et le fait qu'il soit une fois désigné par « L'Allemand » (*ibid.*, 2^e partie : « Une page de l'histoire moderne ») n'entraîne aucun mépris de la part de Lupin, qui le considère comme une source honnête et sûre de renseignements. Du reste, il sera, comme bien d'autres, victime de Dolorès Kesselbach.

Le comte de Waldemar, confident de l'Empereur, est traité de façon moins positive, le premier contact avec lui est plutôt rude :

Ah ! ça mais, dit Lupin [...], je ne suis donc pas libre ? — Si, si, grogna l'Allemand de sa voix rude, vous êtes libre... libre de voyager avec nous cinq... si ça vous va.

Ce qui fait songer notre héros :

Toi, mon petit, pensa Lupin, tu as une tête qui ne me revient pas. Je me la paierai un jour ou l'autre. Tu es laid, tu es gros, tu es massif ; bref, tu me déplaïs.

Nous sommes là, bien sûr, dans les stéréotypes habituels à l'égard des Germains. Un peu plus loin, Lupin, sous sa menace, lui réplique avec une ironie antiphrastique :

Pourquoi résisterais-je, doux Teuton ?

(toutes ces citations du chap. « Charlemagne » sus-mentionné).

Les trois œuvres précitées ont en commun d'avoir été publiées en

3. On notera avec un certain sourire que Guillaume II n'est mort qu'en 1941, la même année que... Maurice Leblanc.

feuilleton, puis reprises, à des dates diverses, mais situées entre 1914 et 1918, avec en général une accentuation de l'aspect antigermanique. Examinons les deux autres titres.

La Frontière est un roman à thèse, qui s'affiche comme tel, dès les premières pages, et dans lequel Lupin n'apparaît pas. Autant dire que Leblanc prend ici très au sérieux sa mission d'écrivain patriote, en concevant une œuvre qui se range dans la catégorie de la « grande littérature » (faut-il rappeler que son ambition première était d'égaliser Maupassant, bien plus que de se manifester comme l'héritier de Poe et de Gaboriau ?). L'action se déroule dans les Vosges, entre Saint-Dié et Belfort, et débute par le renversement volontaire d'un poteau-frontière allemand, incident qui déclenche une vive action diplomatique et pousse les deux pays frontaliers au bord de la guerre. Philippe Morestal, fils d'un vieux combattant de 1870 qui n'a évidemment jamais accepté la défaite, est devenu brillant professeur d'histoire, pacifiste convaincu et auteur de deux livres « explosifs », si l'on peut dire, sur « l'idée de patrie », par rapport à l'idéologie revancharde de son père (dont la bibliothèque recèle, entre autres, les titres suivants : *Comment préparer la revanche* et *Le Crime des pacifistes*). Impliqué comme témoin dans un sombre complot tramé par les Allemands autour d'un soldat déserteur pour faire arrêter illégalement, sur le territoire français, Jorancé, commissaire spécial à la frontière et petit-neveu de Morestal, Philippe se trouve au cœur d'un drame cornélien, partagé entre le désaveu de son père et l'impossibilité d'user d'un alibi romanesque et sentimental qui le déconsidère auprès de sa femme et des deux familles parentalement liées. La leçon (?) finale du roman est que les pacifistes sont au tréfonds d'eux-mêmes des patriotes qui s'ignorent et qui, lorsque le pays est en danger, prennent les armes avec plus d'ardeur encore que les Français de base, naturellement tous héroïques. Ce revirement est complet chez Philippe – comme il le fut dans la réalité historique pour un Gustave Hervé⁴, et sans doute pour beaucoup d'autres – et c'est sa femme, Marthe, qui le convainc après un dernier assaut de rhétorique guerrière qui occupe, de façon pesante, tout l'avant-dernier chapitre du roman.

Le livre est bien documenté, et décrit une des nombreuses crises franco-allemandes, exacerbées par l'affaire d'Agadir et la question du Congo, qui furent les orages annonciateurs d'août 1914. À cet égard, ce roman est prémonitoire. Le personnage du vieux Morestal est repré-

4. Journaliste français (1871-1944), d'abord membre de la SFIO et de la CGT, radié de l'Université en 1901 pour antimilitarisme. En 1914, il passe du pacifisme à un patriotisme virulent, fonde en 1916 le journal *La Victoire* et soutient Clemenceau. Il créera dès 1919 le Parti Socialiste National, un des premiers partis fascistes européens.

sentatif d'un esprit aveugle de germanophobie, qui s'appuie sur « les cinq milliards qu'ils nous ont volés » (chap. I) à la suite du « soufflet de 1870 » (chap. III), et s'alimente de toutes sortes d'anecdotes, vraies ou fausses, et des troubles de plus en plus nombreux en Alsace, notamment à Strasbourg. Le personnage de Dourlowsky (chap. V), colporteur espion au patronyme vaguement slave, « chenapan qui n'a pas de pays », est stigmatisé comme l'anti-patriote par excellence. Le commissaire allemand de Børsweilen, nommé Weisslicht (« lumière blanche » !) est plein de haine à l'égard de ses homologues français et répand des calomnies à leur endroit (chap. III). Quant au seul mort qui résulte de l'embuscade tendue par les Germains (avec déplacement probable du poteau-frontière), son oraison funèbre est vite expédiée :

C'est un déserteur qui est mort... un déserteur allemand. Et aussitôt une grande paix envahit les trois femmes. [...] Un homme avait bien été tué, mais cela n'avait pas d'importance, puisque cet homme n'était point l'un des leurs. Et une telle allégresse les secouait qu'elles avaient envie de rire. (2^e partie, chap. II)

Tout commentaire est superflu : les excès d'un patriotisme bien-pensant conduisent les acteurs de ce roman à une monstrueuse insensibilité aux souffrances de l'adversaire, au reniement complet de l'humanisme (chrétien ou non) qu'ils sont censés pratiquer.

Le vocabulaire germanophobe, cependant, reste dans ce livre à un niveau relativement modéré : on ne rencontre guère comme désignatifs péjoratifs que *Teuton* et *brigands* (2^e partie, chap. III). Quant à la désignation « objective », on peut noter *Prussiens* (1^{re} partie, chap. III) et surtout *uhlans*, dont les occurrences sont nombreuses à partir de ce même chapitre, dans les paroles et la hantise de maître Saboureux, qui déplore l'incendie de sa ferme par lesdits cavaliers armés de lances lors de la « guerre maudite » de 1870.

Une autre forme de xénophobie apparaît : Leblanc s'en prend à la presse « chauvine exaspérée » qui « parle avec arrogance ». Mais naturellement, il s'agit de la gazette de Børschweiler et « des dépêches venant d'Allemagne », tandis qu'en France, nation du « parler vrai », on chante la Marseillaise à la Chambre des députés... (2^e Partie, chap. IV et V).

Enfin, le trait ethnico-racial de la voix « rauque » est souvent décrit et dénoncé : « Je reconnais la voix de l'Allemagne... Je la reconnais entre toutes... La voix rauque et détestée... » (1^{re} partie, chap. III). Or, il ne s'agit à cet instant que d'une sonnerie du clairon ennemi ! Dans le dernier chapitre, on a bel et bien affaire en revanche à l'organe tonitruant de l'énergie militaire : « Dans le silence proche, une voix rauque martela un commandement allemand ». Ces clichés

sont monnaie courante dans toute cette période belliciste, et même bien après. On les retrouve à peine atténués chez Barrès, dans son immense *Chronique de la Grande Guerre* en quatorze volumes. Il existe du reste une correspondance entre Leblanc et Barrès, qui se sont connus, appréciés et ont milité ensemble à la Société des Gens de Lettres, notamment dans la commission chargée d'attribuer les « médailles Barrès » fondées par le généreux écrivain donateur.

Toute la prose de Leblanc, en 1915, est dévolue à la guerre qui fait rage et colle étroitement à la terrible actualité : dans *Le Journal* paraissent ses douze *Contes héroïques*, de mars à novembre et surtout, à la fin de l'année, *L'Éclat d'obus* qui est, lui, un véritable « roman-réalité », la réalité étant la guerre. Il ne s'agit plus seulement d'incidents de frontière, mais de la lutte acharnée, toujours dans les Vosges, entre Français et Allemands. Paul Delroze, le héros principal de l'histoire, était enfant, dans les années soixante-dix, lorsque son père, ancien engagé volontaire de 1870 et cousin spirituel du vieux Mores-tal de *La Frontière*, fut assassiné, en forêt, par un inconnu après avoir détecté la présence inouïe de l'Empereur d'Allemagne lui-même, parvenu en France clandestinement, grâce à la présence d'un souterrain stratégique... Il croit identifier la meurtrière en la personne ambiguë de sa belle-mère, et quitte son épouse Élisabeth sans lui en dire la raison. Ensuite, il fait toute la guerre dans un esprit à la fois de patriotisme filial et de désir de revanche personnel, montre un grand héroïsme lors d'épisodes glorieux, empruntés directement à la réalité des combats de 1914-1915 : par exemple, ceux de la bataille de l'Yser (2^e partie, chap. III, « La Maison du passeur »), en octobre 1914 ou celui du clocher du village de Brumoy, à proximité du Luxembourg belge, dont les aiguilles de l'horloge sont utilisées par un espion-observateur allemand pour orienter les tirs de batterie contre les Français (thème devenu classique dans la littérature d'espionnage et que l'on retrouvera plus tard dans le film d'Hitchcock *Correspondant 17* (1940 !) où le clocher lorrain cède la place à un moulin à vent hollandais.

Le dénouement de *L'Éclat d'obus* a bien des points communs avec celui de *813* (Paul Delroze obtient un entretien secret, dans une situation de supériorité, avec l'Empereur lui-même) et de *La Frontière* (le problème conjugal de Paul se résout avec bonheur, victoire psychologique privée qui se combine étroitement à la promesse de victoire guerrière et collective). Mais le ton et le vocabulaire germanophobes se sont faits plus durs et même violents. Guillaume II, « le plus grand criminel qui se pût imaginer », a mal vieilli, depuis sa rencontre avec Lupin, à Capri :

Il était difficile de reconnaître en lui l'image qu'offraient ses photographies ou les dessins des journaux, tellement la figure avait vieilli, masque ravagé maintenant, creusé de rides, barbouillé d'une teinte jaunâtre... (2^e partie, chap. VII : « La Loi du vainqueur »)

À la fin de cet entretien, où l'Empereur sauve la face en jouant la carte de l'orgueil et du mépris, Paul Delroze traite son illustre adversaire, *in petto*, de cabotin, ce qui correspond assez bien au goût qu'avait Guillaume II de ce qu'on appelle aujourd'hui la *médiatisation* et la *politique-spectacle*.

De nombreux autres personnages incarnent diversement les horribles défauts de l'ennemi, à commencer par Conrad, fils viveur et un peu débile de l'Empereur, qui semble bien être une charge du Kronprinz Frédéric-Guillaume, commandant en chef de 1914 à 1917 de la V^e Armée, à la charnière de la Lorraine. Leblanc le présente comme « le don Juan de la famille », « un cochon » (1^{re} partie, chap. VII, « H.E.R.M. »), « un crétin, même auprès de sa famille », « un fourbe et un misérable » (1^{re} partie, chap. X, « 75 ou 155 ? »), « pas brave, l'héritier de Guillaume » (2^e partie, chap. VI, « La lutte impossible »), etc. Le trait est grossier, il s'agit plus de propagande que de psychologie, mais qu'importe, dans le contexte où écrit Leblanc ! On ne saurait lui reprocher de n'avoir pas été Romain Rolland (de deux ans seulement son cadet), qui au contraire était sans doute un modèle pour le Philippe de *La Frontière*, lequel envisage de « désertre » en se rendant en Suisse...

Mais le personnage allemand le plus odieux du roman est la comtesse Hermine de Hohenzollern, fille d'un colonel favori de Guillaume I^{er}, animée d'un « amour effréné pour cette dynastie » et d'une haine absolue contre la France. Elle est de tous les complots et de toutes les actions anti-françaises jusques et y compris la préparation de la guerre de 1914 et les actions de sabotage des ponts sur l'Aisne, à Villeneuve et Soissons. Elle se déguise parfois en major Hermann, et exerce sa cruauté tous azimuts. « Araignée derrière sa toile », elle est décrite comme « une abominable créature » (2^e partie, chap. VIII, « L'Éperon 132 »), qualifiée peu après de « vipère » (2^e partie, chap. IX « Hohenzollern »), de « chienne » (2^e partie, chap. X, « Deux exécutions »). On peut la ranger dans la catégorie des grandes meurtrières, à laquelle appartenait aussi Dolorès Kesselbach : mais toutefois celle-ci agissait sur un plan plus privé et obtenait, *in fine*, de l'aveu de Lupin, témoin horrifié, l'alibi de la folie.

Son assistant le plus proche est Karl, un faux Belge bien allemand, qui se fait appeler Laschen : il a participé seize ans auparavant à l'assassinat du père de Paul et durant les combats, il essaie en vain de supprimer ce dernier. C'est son amie qui le tue, à la fois pour sauver

Paul et par désespoir amoureux : « Les serments de Karl !... Un tel menteur, Monsieur, un tel lâche!... » (2^e partie, chap. VI, « La Lutte impossible »).

Même les comparses, Jérôme et Rosalie, domestiques « achetés » par Hermine de Hohenzollern, et consentant à un pacte misérable et criminel, « ne sont pas Alsaciens, ainsi qu'ils le prétendent, mais d'origine étrangère » (*i.e.* allemande !) (2^e partie, chap. IX, « Hohenzollern »).

Du portrait individuel à la généralisation xénophobe, le pas est facilement franchi. « L'Allemagne se prépare. Elle a tout combiné », affirme, non sans raison, la jeune femme de Paul, Élisabeth, dès la deuxième page du roman. Et que peut-on attendre d'autre d'une nation composée de *bandits*, de *barbares*, de *sauvages*, de *brutes*, de *fourbes*, de *criminels*, en un mot de *Boches* ?! Innombrables sont dans ce livre militant les qualifications négatives, injurieuses appliquées aux Allemands détestés. Il serait vain de les relever une par une. Plus intéressants sont les jugements d'ensemble portés sur le prétendu caractère « racial » allemand et les conséquences qu'il entraîne au point de vue international ; en voici quelques exemples parlants :

Paul, me disait-il [son père], je ne doute pas qu'un jour ou l'autre tu ne te trouves en face de ce même ennemi que j'ai combattu. Dès maintenant, et malgré toutes les belles phrases d'apaisement que tu pourras entendre, hais-le de toute ta haine, cet ennemi. Quoi qu'on dise, c'est un barbare, une brute orgueilleuse, un homme de sang et de proie. Il nous a écrasés une première fois, il n'aura de cesse qu'il ne nous ait écrasés encore, et définitivement. (1^{re} partie, chap. I, « Un crime a été commis »)

À quelle bande d'assassins et d'espions nous heurtons-nous ? — À des Allemands, sans plus, déclara Paul. Assassiner et espionner, c'est pour eux des formes naturelles et permises de la guerre, et d'une guerre qu'ils avaient commencée en pleine période de paix. (1^{re} partie, chap. VII, « H.E.R.M. »).

Guerre de tranchées et guerre de caves, guerre d'espionnage et guerre de ruse, c'étaient toujours les mêmes procédés sournois, honteux, équivoques, criminels. (2^e partie, chap. IX, « Hohenzollern »)

Il ne faut pas avoir pitié, madame. Oui, évidemment, c'est la pitié que l'on a pour ceux qui vont mourir. Mais il ne faut pas en avoir pour ceux-là ni pour ceux de cette race. Ils se sont mis en dehors de l'humanité et jamais nous ne devons l'oublier. (2^e partie, chap. X, « Deux exécutions »).

L'ironie vient parfois à la rescousse (mais l'humour est totalement absent de ce contexte) et constitue une variante, purement stylistique, des développements qui précèdent :

Voilà de la « kultur », ou je ne m'y connais pas. On voit bien que ces gens-là ont le sens de la guerre. L'idée de creuser pendant vingt ans un tunnel destiné au bombardement possible d'une petite place forte ne viendrait jamais à un Français. Il faut pour cela un degré de civilisation auquel nous ne pouvons prétendre. Ah ! les bougres ! (2^e partie, chap. IV, « Un chef d'œuvre de la Kultur »)

Leblanc ne craint pas la contradiction, car comment feindre d'admirer le sens de la guerre des Allemands et leur *Kultur* et célébrer en même temps l'héroïsme des Français ? Nous sommes là en plein chauvinisme, avec d'un côté « les hordes furieuses » et « le flot des barbares » (1^{re} partie, chap. IV, « Une lettre d'Élisabeth »), « le délire et la rage des vainqueurs » (1^{re} partie, chap. V, « La paysanne de Corvigny ») et de l'autre (on devine lequel) : « Autant de soldats, autant de héros sublimes » (*ibid.*). Le manichéisme des guerres justes se développe ici sans vergogne, comme si l'écrivain avait perdu toute lucidité et tout esprit critique, rêvant – mais seulement par procuration (n'oublions pas que Leblanc, fin 1914, a cinquante ans et n'est pas mobilisable) – de faire de la « purée de Boches » (2^e partie, chap. I, « Yser... misère »). Du reste, le patriotisme absolutiste n'a pas de patrie, si l'on peut dire, et fonctionne exactement de la même façon chez l'ennemi, Hermine de Hohenzollern pouvant répliquer à ses juges français, peu avant son exécution :

Tous les actes que vous appelez stupidement des crimes, oui, je les ai accomplis... C'était mon devoir envers mon empereur... Espionne ? non pas... Allemande, tout simplement. Et ce que fait une Allemande pour sa patrie est justement fait. (2^e partie, chap. X, « Deux exécutions »)

La contradiction est totale et aboutit à une sorte de paralogisme dans lequel les arguments s'annulent les uns les autres, comme cherchent à s'anéantir les armées sur le terrain.

En contrepoint, *Le Triangle d'or*, roman paru en feuilleton dans *le Journal*, de mai à juillet 1917, en pleine guerre (et destiné, selon la publicité de l'époque, à faire oublier au lecteur « toutes les misères de la réalité et toutes les tristesses de l'heure présente »), abandonne presque entièrement la xénophobie anti-allemande pour dévier vers une critique plus politique que raciste à l'égard du Moyen-Orient et des « Levantins enracinés à Paris » (1^{re} partie, chap. IV : « Devant les flammes »). Certes, on peut lire çà et là « une face d'Oriental », « le teint olivâtre, la figure cruelle » (1^{re} partie, chap. III, « La clef rouillée »), mais l'essentiel est ailleurs. Parmi les personnages douteux qui gravitent autour de *Maman Coralie* se manifeste avec beaucoup de force malfaisante un certain « Essarès bey, banquier richissime, lequel

sieur est la dernière des fripouilles » (1^{re} partie, chap. VI, « Sept heures dix-neuf »), qui, « après avoir drainé l'or de la France pour le compte d'une puissance orientale, évidemment dirigée par l'Allemagne, [...] tentait d'escamoter le reliquat du milliard récolté » (2^e partie, chap. IX, « Que la lumière soit ! ») Nous sommes plus ici dans la magouille politique internationale que dans l'héroïsme frontalier... Et les désignations méprisantes ou haineuses des ressortissants de l'Allemagne détestée sont beaucoup plus rares que dans les ouvrages précédents ; il s'agit plutôt d'allusions, de nominations indirectes :

Est-ce que ça te fait quelque chose de l'étrangler ? Ça te dégoûte ! Pourtant, si c'était un Boche, sur le champ de bataille... (2^e partie, chap. VIII, « La dernière victime de Siméon »)

Pendant, le vocabulaire germanophobe de Leblanc s'enrichit, si l'on peut dire, d'un néologisme, lorsque Lupin, s'adressant au vieux Siméon (qui n'est autre qu'Essarès bey), l'apostrophe en ces termes :

Et comme c'était amusant de voir l'idée germer dans ta caboche de sous-boche ! (2^e partie, chap. VII, « Le Docteur Gérard »)

Ce mot de *sous-boche*, dont c'est ici, semble-t-il, la première attestation en français⁵, est calqué sur le fameux *sous-homme*, dont la première apparition remonte à Lorédan Larchey (selon *TLF*), en 1859, et qui a été réutilisé au début du XX^e siècle par certains philosophes⁶.

Paru dans *Le Journal* de juin à août 1919, *L'Île aux trente cerceaux* est un roman « druidique » assez délirant, qui apparaît comme un retour de Leblanc au pur récit d'aventures : cependant, il n'est pas sans intérêt de se pencher sur les origines du héros principal, l'abominable comte Alexis Vorski, soi-disant « Polonais de naissance, selon ses papiers » (1^{re} partie, chap. I, « La cabane abandonnée »), mais en vérité un monstre que sa mère appelait Attila, l'esprit du mal, un fléau de Dieu inspiré par « le Dieu de Germanie, le vieux Dieu allemand, pour qui le bien et le mal ne comptent pas quand il s'agit de la grandeur de ses fils » (2^e partie, chap. I, « Le fléau de Dieu »). Ce « prince germain », démasqué sur le tard par Don Luis Perenna, alias Arsène Lupin, est un Hohenzollern, un infernal bâtard

5. *Les Datations et Documents Lexicographiques* n° 28 ne donnent qu'une date nettement postérieure : « Encore un sous-boche. Sur mandat d'arrêt [...] le nommé Baestli Joseph, 64 ans, de Lesquin [...] est poursuivi pour avoir accompagné volontairement les boches dans leurs perquisitions », *Le Réveil du Nord*, 19 février 1920. On rencontre également *demi-boche* avant 1918 chez L. Marcellin, *Politique et politiciens pendant la guerre* (selon *DDL* n° 17).
6. *DDL* n° 4 : « Malgré Nietzsche et Schopenhauer [*sic*] / Et leur pessimisme aux grands airs, / Le rire est le propre de l'homme, / De l'homme sous-homme ou surhomme », *Le Sourire*, 10 janvier 1903.

de Louis II de Bavière (2^e partie, chap. V, « La salle des sacrifices souterrains »). Il est assisté d'« Elfride, sa première femme, la complice de tous ses crimes, Allemande elle aussi » (2^e partie, chap. VI, « La dalle des rois de Bohême »), de son fils Raynold et de deux acolytes, « le sieur Otto et le sieur Conrad » (*ibid.*)

Ces extravagances pseudo-historiques, certes, pourraient apparaître comme le produit anodin de l'imagination romanesque et emphatique de Leblanc. En réalité, elles sont étroitement liées au contexte contemporain et manifestent, un an après la fin de la guerre, la continuité de son inspiration germanophobe :

Don Luis riait franchement : « [...] Nom d'un chien ! est-ce beau un Boche qui étale son âme ! Quel magnifique mélange de vanité et de cruauté, de cynisme et de mysticisme ! Un Boche a toujours une mission à remplir, alors même qu'il se contente de cambrioler ou d'assassiner. Or, toi, tu es plus qu'un Boche, tu es un Superboche ! » (2^e partie, chap. V)

La qualification de *superboche*, peut-être traduction familière de l'*Übermensch* de Nietzsche⁷, un des auteurs favoris, comme on sait, d'Arsène Lupin, est, comme *sous-boche*, une première attestation en français. Elle revient, tantôt comme substantif, tantôt comme adjectif : « les plus superboches de ses compatriotes » (2^e partie, chap. VI).

Faut-il aller plus loin ? Constaté que dans *Les Dents du Tigre*, paru d'août à octobre 1920, on peut encore noter, dans les titres des articles de journaux : « Le bolchevisme en Hongrie. Les prétentions de l'Allemagne » ? Maurice Leblanc gardera de cette sinistre grande guerre, comme tous ses contemporains survivants, un souvenir horrifié et une inapaisable haine de l'Outre-Rhin. L'examen langagier des « excès de plume (et de pensée) » à quoi la passion de leur pays et de leurs compatriotes peut entraîner les esprits les meilleurs et, dans la réalité, les plus pacifiques, est douloureux pour l'analyste et l'amateur des aventures d'Arsène Lupin. L'honnêteté oblige à ne rien dissimuler de la forte personnalité d'un Leblanc, et à reconnaître son évolution intellectuelle et idéologique. Comme il a été dit au début de ce chapitre, bien peu d'écrivains de la Belle Époque ont échappé à cet emballement malsain, à cette rage de rabaisser verbalement l'adversaire, à l'insulter en mots pour tenter d'exorciser son pouvoir (v. Barrès, Massis, Maurras et même Péguy...). La littérature elle-même, hélas ! participe du fameux bourrage de crâne, fait partie de la désinformation,

7. Le trop fameux *surhomme* est attesté pour la première fois en 1892 (DDL n° 42) : « Il faut qu'une aristocratie nouvelle se forme [...] D'elle un jour naîtra l'homme futur, le "surhomme". Ainsi, hardiment, en ce temps de socialisme, Nietzsche [*sic*] oppose à la doctrine de l'égalité la recherche de la plus grande somme de bonheur pour quelques-uns » (P. Ginisty, *L'Année littéraire*, VIII, 21).

lance elle aussi des « bouteillons » qui, pour appartenir à l'univers de la fiction, n'en sont pas moins efficaces et troublants pour le lecteur de bonne foi.

Et aujourd'hui ? Il m'a paru intéressant de faire quelques sondages dans la matière traitée ici, afin de mieux mesurer la banalité ou l'originalité de la germanophobie leblanchienne. Prenons l'un des derniers dictionnaires de langue parlée, le *Dictionnaire des mots qu'on dit gros*, de Robert Gordienne, paru aux Éditions Hors Commerce en novembre 2002. Voici la liste des items germanophobes qu'il contient :

alboche,
boche,
chleu(h),
doryphore,
fridolin,
frisé,
fritz,
prussicot,
prussien,
teuton,
vandale,
vert-de-gris.

Quant aux œuvres littéraires contemporaines, le grand succès remporté depuis 2000 par le court roman de Michel Quint, *Effroyables jardins* (éditions Joëlle Losfeld) m'a amené tout naturellement à faire dans ce petit chef d'œuvre un repérage de même type. Voici les occurrences relevées au moins une fois :

boches,
fridolins,
frisés,
frisous,
fritz,
schleu,
vert-de-gris.

Que tirer, sommairement, de ces rapprochements ? Une certaine pauvreté du vocabulaire de Leblanc, en dépit de quelques néologismes qui demeurent plus ou moins des hapax. Et surtout, la permanence de termes anciens pour désigner l'adversaire germain : on pourrait les croire obsolètes, mais ils ne le sont pas encore. Il reste à espérer que bientôt, à travers la construction laborieuse de l'Europe, ils disparaîtront définitivement de nos moyens d'expression. Mais cela est-il si sûr ? Le souvenir de l'histoire ainsi qu'un culte parfois excessif et équivoque de la mémoire gravent en nous le meilleur et le pire. Est-il

quelque peuple qui, un jour, ne saura plus nommer, positivement, que ses amis et ses frères ?

Pour éclairer plus techniquement le lecteur sur les origines et les dates d'apparition de tous les mots concernés par la germanophobie française, on trouvera ci-après un inventaire détaillé.

PETIT GLOSSAIRE DE LA GERMANOPHOBIE FRANÇAISE

ALBOCHE

Alboche apparaît dès avant la guerre de 1870 :

- Nancy, 1860 ;
- Metz, *têtes de Boches*, 1862 ;
- Neuchâtel, 1865 ;
- Lycée Saint-Louis, Paris, 1868 ;
- Armée de Bourbaki, 1871 ;
- *Tête d'alboche*, lycée de Bourges, 1868 ;
- *Alsaceboche*, « alsacien », Paris, 1867 (Esnault).

Le suffixe est ancien :

- *Rigolboche*, nom d'une danseuse parisienne, 1860 ;
- *italboche*, Dauzat, 1918, etc.

Peut-être y eut-il une influence de *boche*, libertin, mauvais sujet (1866, Delvau), puis de *tête de boche*, tête dure (à Marseille, où la *boche* est la boule servant à jouer, 1881, Rigaud). Mais Dauzat voit plutôt un croisement avec *caboché* (*L'Argot de la guerre*, 1918, p. 59) et pense que le mot a perdu « toute valeur péjorative jusqu'à être employé dans les rapports du front » (*ibid.*, p. 54). Quant aux dérivés, il signale dans le même chapitre le nom *bocherie*, collectif péjoratif désignant l'ensemble des locuteurs de langue allemande (y compris les Autrichiens). Un journal des tranchées françaises s'appelait, durant la guerre de 14-18, *Le Bochophage*. Gaston Esnault, dans une note de 1956, signale les féminins *boche* et *bochesse*. On rencontre aussi l'adverbe *bochément* dans le *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu*, et le TLF signale deux occurrences du nom masculin *bochisant*, dans le tome II de *Mes cahiers* de Maurice Barrès.

Alboche a aujourd'hui complètement disparu, *boche* ayant survécu dans le vocabulaire de nombreuses vieilles personnes, surtout dans l'Est de la France. Le contexte est généralement celui de la Résistance entre 1940 et 1944.

CHLEUH

Ce mot d'origine arabe désigne une tribu marocaine. Introduit en France vers 1933 par les soldats qui avaient combattu au Maroc, ce mot a commencé par désigner, en 1936, selon Esnault et Dauzat, des frontaliers ne parlant pas le français, plus précisément des Comtois et des Alsaciens, puis à Metz en 1939, une personne de langue allemande et enfin, en mai 1940, le « militaire allemand ». Sans doute du fait de ses sonorités, il est perçu en France comme très péjoratif, et a du succès dans les milieux populaires et la littérature (André Hélène, Frédéric Dard). C'est un cas intéressant de transfert désignatif : il est passé des Marocains aux Allemands selon un cheminement assez inattendu.

CHOUCROUTE

Ellipse pour « mangeur de choucroute », dans *Les Contes francs-comtois*, d'Henri Bouchot (1885-1906) : « La victoire des Prussiens l'avait atterré. "Pandours ! Choucroutes !" disait-il avec le seul mépris qu'il eût de sa vie » (*Le Canon de Ligny*).

DORYPHORE

Désignation métaphorique du soldat allemand de 1939 à 1945 (en raison de la couleur verte de son uniforme). Citation de Vialar, *Les Quatre Zingari*, 1959, dans le *TLF* (rien dans la partie étym.). *La Chasse aux doryphores*, roman franc-comtois de Raymond Vuillemin, 1973.

FELDGRAU

Désignation métonymique du soldat allemand (couleur verte de l'uniforme), 1922, *Le Songe*, Henry de Montherlant.

FRIDOLIN

D'abord 1881, « homme drôle » selon Chautard, puis « allemand » en 1917 (Esnault). C'est un prénom allemand ancien, diminutif de *Friedo*, et qu'on rencontre par exemple en 1811, dans une nouvelle de Johann Peter Hebel, « Les noces en sentinelle », contenue dans son célèbre recueil *Histoires d'Almanach*.

FRISÉ

1941, Esnault : syn. pop. de *Fritz* (Sartre, 1949). Signifiait « Juif » pour Hector France, *Dictionnaire de la langue verte*, 1907.

FRISOU

1959, Queneau, *Zazie dans le métro*.

FRITZ

1914, Esnault ; *TLF* cite Malraux 1937, *L'Espoir*.

PRUSSCO

1895, soldats (Esnault). Var. *Prusscoff* 1907, marins (id.). *Prusco(t)* péj. Léon Daudet, 1931 (*TLF*). *Prussicot* 2002, R. Gordienne, sans réf. ni citation.

TEUTOMANE

Adj.-subst. Nationaliste allemand, H. Martin, 1877, *Histoire de France populaire (TLF)*.

TEUTON

N. m. 1654, *le teuton insolent* (G. de Brébeuf, *La Pharsale* de Lucain, dans *TLF*). « Habitant de l'Allemagne » : *ses larges yeux bleus de teuton stupéfait* (Hugo, *Rhin*, 1842).

- Adj. « Relatif à l'Allemagne, aux Allemands » : Péladan : *l'invasion teutonnes* (1870). *Cette lourdeur teutonnes qui pour une sensibilité française sera toujours goujaterie* (Barrès, *L'Appel au soldat*, 1900).

TEUTONISME

« Admiration exagérée du caractère allemand », *Génie du Rhin*, 1921, H. Martin (?) (*TLF*).

TUDESQUE

De l'anc. ital. *todesco*, issu du germ. *theudisk*, « germain », par le lat. médiéval ; *boire à la tudesque*, 1532, Rabelais, *Pantagruel* ; « rude, grossier, brutal » : 1750, J.-J. Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts : la rusticité tudesque (TLF)* ; Staël, 1807, *la barbarie tudesque. Il a des manières tudesques* (Acad. 1835, 1878).

VANDALE

« Pillard, voleur », 1280, *wandele* ; « barbare » 1732, Voltaire (*TLF*).

VERT-DE-GRIS

« Soldat allemand » : citation de Vialar, *Haute-mort*, 1951 dans *TLF*. Pas de première datation. Présent chez Boudard. Var. *verdet* ou *verdereau* n. m. Lézard vert, sobriquet des soldats allemands, en 1940-1944 : *Alors môssieu l'curé, qu'est-ce que vous en pensez vous, de cette invasion d'verdreaux ?* (Raymond VUILLEMIN, *La Chasse aux doryphores*, 1973, p. 42).